

GHEORGHE MOCUȚA

VOYAGE / EXIL



POÈTES À VOS PLUMES

GHEORGHE MOCUTA

V O Y A G E / E X I L

**Version française par
LINDA BASTIDE & GHEORGHE MOCUTA**

GHEORGHE MOCUTA

V O Y A G E / E X I L

**Version française par
LINDA BASTIDE & GHEORGHE MOCUTA**

Gheorghe Mocuța

Gheorghe Mocuta est né en 1953, à Curtici, à la frontière ouest du pays, près du département d'Arad. Licencié en philologie à l'Université de Timisoara. Poète, critique littéraire et traducteur, rédacteur associé à la revue Arca d'Arad. Il enseigne le français à l'école de Curtici. Début éditorial dans le volume collectif *Argonautii/ Les Argonauts* en 1986 avec le recueil *Câmpia secretă/ La Campagne secrète*. Son premier volume propre *îngerul ridică lespedea/ L'Ange soulève la dalle* a reçu le Prix de début de L'Union des Ecrivains, la filiale de Timisoara. D'autres recueils qui sont parus : *zăpada anului unu/ La neige de l'An Un*, poèmes, 1994, *La răsântia scriiturii./ Au carrefour de l'écriture*, essais, 1996; *omul de litere/ viața de hârtie./ L'Homme de lettres/ la vie de papier*, poèmes, 1998; *mic tratat asupra naufragiului/ Petit traité sur le naufrage*, poèmes 2001, *Pe aceeași Arcă/ Sur la même Arche*, critique littéraire, 2001; *pregătiri pentru marea călătorie/ Préparations pour le grand voyage*, poèmes; 2002, *Sistemul modei optzeciste/ Système de la mode des années '80*, 2004, *Paul Verlaine, Poèmes / Paul Verlaine, Poeme*, (traduction du français); 2004, *călătorie. exil/ Voyage. Exil*, poèmes, 2007 (Grand Prix de l'Union des Ecrivains, „George Coșbuc”); *istoria emoțiilor mele/ Histoire de mes troubles*, poeme/ poèmes, 2008, (édition bilingue, roumain-français); *Pasiuni la capatul nopții/ Passions au bout de la nuit*, critique littéraire, 2008 ; *Cea mai bună dintre lumi* (Jurnal și contrajurnal parizian) / *Le meilleur des mondes possibles*, (*Journal et contre-journal parisien*) 2011.

Il publie des poèmes et des articles critiques dans la majorité des revues littéraires et des articles d'opinion dans les quotidiens d'Arad. Il a reçu des prix littéraires et d'excellence et des prix des festivals de littérature.

Ses poèmes ont été traduits en français, anglais, allemand, slovaque et hongrois.

Préface

Sillonnant *la carte déchirée de son sang*, Gheorghe Mocuța poursuit ici une méditation errante sur les chemins d'un *continent nouveau*, Paris, sa banlieue une et multiple, îles premières emportées par *le serpent jaune de la Seine*.

De longues marches en voyages oniriques, le voici en maraude dans les métros et les quartiers parisiens, les désespérantes avenues banlieusardes.

Toujours accompagné des amis invisibles qui peuplent sa mémoire, Apollinaire, Chagall, Brel, Mallarmé et tant d'autres, il offres à son âme et à la nôtre - fussent-ils insupportables, drôles, heureux, insolites ou improbables - *les souvenirs dont elle se souvient*.

Gheorghe Mocuța tire des ses voyages citadins une quintessence d'images, d'odeurs, de cris qu'il nous donne à partager et nous ne pouvons faire autrement qu'entrer avec lui dans cette quête d'absolu, nous ne pouvons que marcher dans ses chemins de traverse, bouleversés au plus profond.

Quand il nous parle de lui, il nous parle de nous. Quand il raconte sa route, il raconte la nôtre.

Simplement, avec ses mots et nos mots de tous les jours, il frôle le monde au plus près, et, avec une force poétique passionnée, il provoque cette puissante émotion originelle sans laquelle sans doute, ni lui ni nous ne pouvons vivre.

Gheorghe Mocuța est de la famille des poètes qui, aux croisements des aléas de la vie, rejoint toute la mythologie d'une époque, celle-ci, dans laquelle nous sommes plongés, et que ses mots-images, avec une sorte de « dialectique » zigzagante, électrique et fulgurante, gravent à jamais quelque part dans le fil du temps.

LINDA BASTIDE
Sociétaire de la Société des Poètes Français
Membre du PEN Club International

voyage. exil

je ne m'appelle
ni Paleologu
ni Goma
ni Monica Lovinesco.

les amis m'appellent Mocuzini
et je suis venu à Paris
pour retarder la mort
d'un jour
d'une semaine
d' un an
et je note dans mon journal
tout ce qui se passe avec moi.

*si tu es jeune beau et riche
tu es mort.*

vague à l'âme

dans *le Bar des Amis de Lilas* il est tard
le café est amer et j'ai le cafard
un type lit son journal sur la terrasse
et moi je me provoque une nouvelle angoisse

*menace sur l'Europe ça nous manqua
la Chine oui la Chine nous habillera.*

affiche

une pendule abandonnée
sort d'une poubelle verte

*30 centimes par appel
le temps ne compte plus.*

la science du poème

dans le vitre du wagon
se reflète le visage d'un type pâle
avec une moustache
sur la tête il porte un chapeau léniniste

il me ressemble beaucoup
et il note quelque chose dans un calepin
avec un crayon époiné.

la science (du poème)
ça se LIVRE.

Paris '68

sur une barricade près du *Café de la Sorbonne*
deux jeunes se caressent l'un l'autre impudemment
ils s'embrassent longuement
devant le monde qui regarde
leurs langues se touchent
dans une excitation frénétique.

un groupe de touristes à allure asiatique
s'approche
ils prennent des photos de tous les cotés
et commencent à applaudir :

c' est interdit d'interdire

satire. à mon âme

près de *Mairie des Lilas*
une blonde traverse
au feu rouge.

journal à l'Hôtel Pasteur

le matin quand je me réveille
l'hôtel d'immigrés craque comme un bateau ivre
les voisins s'insultent dans une langue inconnue
le type du troisième heurte le mur de la tête
le métèque sort sa progéniture à la promenade
la femme indienne ciblée dans le front revient des
achats

cinq mois sont passés depuis le rapt de Florence
Aubenas et son interprète

le cinq janvier en Iraq

depuis le même jour que je n'ai pas vue ma
Florence à moi

elle pleure au téléphone et ensuite elle nous raconte
les plaisanteries du grand-père octogénaire
et du matou Tigrisor .

l'escalier en bois gémit sous mes pas

on sent un relent d'eau de javel

dans la rue il fait chaud le soleil me frappe en pleine
figure

je prends le métro 11 de *Mairie des Lilas*

puis *le 7 bis* jusqu'à *Louis Blanc*

le 7 jusqu'à la station *Stalingrad*

le wagon s'arrête d'une telle manière que

la négresse qui est devant moi avec son enfant
dans les bras

est projetée exactement au milieu du paysage
chlorotique

où un troupeau de beaux moutons cornus paissent
l'herbe tendre
de la grande affiche où un vieux berger l'ordinateur
sur ses genoux
est entrain d'écrire une nouvelle ballade *Mioritza*
ou peut-être se prépare t'il pour le référendum du 29
mai :

*la technologie ne compte pas le nombre des
années.*

Bobigny

dans la station de tram
de la rue Stalingrad (Bobigny quartier communiste
avec la faucille et le marteau sur les murs)
trois jeunes noirs exubérants et un café au lait
font du spectacle, se donnent des airs,
crient, disent de gros mots et se frappent l'un l'autre
avec les sacs d'entraînement
ils font des signes obscènes à la négresse blonde
du vis-à-vis
elle est pétillante
elle est bizarre
elle est époustouflante
tout à coup l'un d'eux commence à imiter
Michael Jackson
une main sur le front et l'autre sur le sexe
le vieil algérien les regarde du coin des yeux
ses tempes palpitent dans un accès de colère
un frisson me traverse
les civilisations s'affrontent ici même
devant moi
et devant le clochard au visage irrité
qui répète sans cesse *chi chi chi*
comme une orgue de barbarie
en chiquant son mégot avec un sourire railleur.

des chiens bien élevés
ça c'est tellement plus rassurant

mardi gras

sur la grande route Paris semble enveloppée dans
une crêpe parfumée
au finetti selon le désir de Lucian
après trois mois d'attente chez nos hôtes de Vélizy
monsieur J. et madame C.
on vole en ambulance sur la A 86
à ce moment le vrombissement de la route est au
maximum
on contourne la grande ville du sud-ouest vers nord-
est
(c'est à dire de Vélizy-Villacoublay à Avicenne
hôpital franco-musulman avec la façade en forme
de mosquée).

mardi gras. le 21ème siècle sera ou ne sera pas
la question de Malraux n'a plus de sens après
le 11 septembre
tout dépend maintenant
de la rencontre d'Ariel Sharon avec Mahmud Abbas
de Condie Rice qui déclare au siège de sciences po'
que la liberté
se propage (comme la gale?) des villages afghans
jusqu'aux marchés ukrainiens

des territoires palestiniens jusqu'aux bureaux de
vote d'Irak
aujourd'hui commence l'année du coq
la race jaune se met en marche (*menace sur
l'Europe*
titrent les journaux *la Chine nous habillera*)
tout dépend à ce moment de la santé précaire du
pape
du nouveau look de Bush qui a ouvert une nouvelle
(filox)ère
du dernier kamikaze irakien
(la bombe a tué 21 hommes
devant un centre de recrutement)
des derniers cinq grammes d'holoxan
poussés tous le jours
dans les veines fragiles de mon fils
au salon 34 d'où on voit la tour à montre
de Paris-Nord 13.

melting pot à l'Hôtel Pasteur

à midi on mange

nouilles orientales à goût de bœuf

tout est prêt en trois minutes

un sachet de riz *thai*

apporté de la zone de tsunami

et garni à la *sauce napolitaine* (2 euros le pot)

lucian prépare la sauce à l'ail d'Argentine

seulement les panés de dinde sont français

je ne parle pas de salade

(un cocktail de salades tonique et croquant

pour donner à vos repas un air de fête)

à la fin *un café de Colombie* (100% arabica)

pris dans un motel *Campanile*

il a le parfum des champs de chanvre

le sucre cacheté que j'ai filouté dans une auberge

hongroise

(kft. 6701 szeged tel/fax : 3662/479-961

finom kristalycukor 5 g www.caffecaffe.hu)

les fraises sont gonflées mais pas trop sucrées

elles sont récoltées par nos concitoyens d'Espagne

(un euro et demi la barquette)

j'ouvre la fenêtre vers la porte de Bagnolet

à la porte des Lilas les lilas sont en fleur
et aussi les leucocytes et les thrombocytes de mon fils
l'hémoglobine est encore sous la limite.
les miettes de pain on les garde pour les pigeons
ils les piquent d'un bec craintif sur l'encadrement de
la kitchenette
qui donne sur *les Mercuriales*
de l'entrée de Paris.

*pour un si riche repas
qui ne donnerait toute sa vie ?*

poème de métro

dans le wagon regorgeant de monde du métro 13
monte un vieille femme en jeans aux traits
aristocratiques
elle porte un tricot de marin
et une cravate de scout
autour du cou
elle a un sac à dos imprimé de noms de ports
du monde entier
et puis tout à coup
elle commence à chanter en russe
avec une voix **nasillarde** sous le soleil de Volga
à chaque refrain elle répète les mots *machiniste*
et *votki*
elle se balance comme une ballerine et gesticule
euphoriquement
parmi les voyageurs indifférents
habitué au spectacle quotidien
à la fin elle tend la main et me regarde dans les
yeux
elle a les yeux bleus et clairs
tu ne peux pas refuser et d'un geste machinal
tu glisses une fiche dans son porte-monnaie
ouvert comme un sexe de femme prêt à te recevoir.
mais elle descend à Bastille emportant ta
mélancolie valaque
et commence sans entrave une valse sur le quai

avec un monsieur imaginaire
exactement sous l'affiche avec une Mona Lisa
contemporaine :

*à Saint Valentin j'attends mon Léonard à moi
au Carrousel vis-à-vis du Louvre
on pourrait être toi-même.*

j'attends le métro en *Place des Fêtes*

une dame sexy
aux cheveux châtaigne et aux yeux bleus
me regarde directement en face
elle me fixe perversement
de l'affiche immense de la station *Place des Fêtes*
elle suce son pouce comme un bonbon
elle fait la réclame pour le fond de teint
un microbe écarquille les yeux à son visage
l'autre rôde autour :

*et donc c'est ça
la peau de bébé.*

l'histoire de la petite souris voyageuse fâchée contre tout le monde qui est revenue dans son pays natal

Paris est un bonbon immense
qu'ils ne peuvent épuiser
ni les langues avides des milliers de touristes
ni les bouches des émigrants désespérés assis à la
queue
de la préfecture
ni les racailles des périphéries.
je regarde un matin de janvier ce Babel morne
le nouvel Babel
(l'histoire de Caïn et d'Abel)
l'Europe a épuisé toutes ses énergies
elle a dévoré son interlocuteur
dans l'intervalle d'entre l' holocauste et le goulag.
je lorgne la foule d'africains et d'asiatiques
un troupeau sans berger
connecté aux énergies des nouveaux dieux virtuels
et je reviens à l'hôpital Avicenne
sur la porte du salon de mon fils je découvre
stupéfait
la dernière prophétie la dernière grâce :
je su(i)s en aplasie
le nom de jésus écrit sur la porte
puis au milieu des hallucinations la leçon insolite
de mon fils:

revenons chez nous à la douceur du foyer
aux bonbons doux-amers du matou Ciboulette.

je poursuis son délire je lui caresse le front
jusqu'à ce qu'il s'endorme
nourri par le miracle du dernier karma.

noce roumaine dans la rue des Ormes

en chemin vers la petite maison de Ion et Maria
à Montreuil
(il travaille au noir sur un chantier elle est
ménagère)
où m'attend chaque dimanche le plat maigre.
dans le métro je lis un poème d'Ilarie Voronca:
comme elles rient
de toutes leurs dents phosphorescentes
les réclames
paris – huile phosphorescente
pour la jointure de la pensée.
je descends à *Croix de Chavaux*
je traverse la place où une tzigane de mon pays
m'offre des narcisses
elle me fait même une réduction
et elle veut me dire la bonne aventure
je lui tends la main et je lui demande
si nous allons entrer en Europe
„nouzalon entré msiu me non sortir
com lé tsigan an frans
maintenan nous som au caravan
près da stad da frans”.
comme d'habitude dans le premier *Champion*
j'achète un cabernet sauvignon

et je prends la route vers la rue des Ormes
je trouve la clé du petit studio dans la cave
à sa place secrète.

avant qu'ils arrivent de l'église de Limours
j'écoute les prophéties de Broucan à la télé
et je regarde la Roumanie inondée
sous l'eau claire de mes yeux .

puis nous nous sommes mis à danser
une ronde endiablée
avec des cris du pays d'Oas et des anecdotes
d' Ardéal
avec des boulettes farcies des bénédictions et des
anathèmes
avec la mélancolie - des Mocuta - canonique
de la plaine panonique.

St. Germain-des-Prés à midi

à midi le Montparnasse
est une immense cabine téléphonique
où tous les snobs se marchent sur les pieds,
sur les mains, sur le sexe, sur la tête et sur la
bouche
c'est comme s'ils entraient dans une empathie
avec les idéaux des guides illustrés.

au Café de Flore
où était le fief des surréalistes
les touristes savourent leur boisson
à goût de l'être et du néant.
ici venait Mircea Eliade après la guerre
pour acheter ses cigarettes existentielles
et Cioran a rencontré Sartre
sans lui parler
en revanche il lui a fait le portrait:

*un petit Napoléon de la pensée
il m'a toujours ému
par la faillite gigantesque
de ses conceptions.*

adieu. à Pont Neuf

les bras croisés
comme dans une camisole de force
je vous regarde de ce pont
par où passe un jour de mars
le serpent jaune de la Seine
avec ses écailles sales pleines de souvenirs
et des vers de Mallarmé et Apollinaire
avec des paysages de Dufy et Monet
à demi noyés dans le brouillard.

les mâchoires serrées
comme dans une crise d'épilepsie
je déchire avec les dents les couleurs
psychédéliques
du quai
je cherche quelque chose comme si c'était
la terre promise
une image prête à être immortalisée
non seulement par mon âme
mais avec mon appareil photo.

et là bas coule une rivière à l'eau trouble
qui mène mon corps en bas et ne s'arrête pas.

sirènes noires

place Courneuve

12:31

22°

deux filles de chocolat
aux dents en perles
et des seins électriques
donnent des frissons aux hommes
qui les regardent.

le rire cristallin
leur gonfle la chemise
comme la voile d'un bateau.
l'une d'elles
force son destin
elle lape une glace
non loin de l'affiche
avec la célèbre figure d'Einstein
qui tire la langue:

*faut pas être un génie
pour apprendre les langues étrangères.*

je me lie du mât de l'illusion.

mon coin de par(ad)is

sur le parvis de Notre Dame
les touristes jettent des miettes aux pigeons
(même si la loi l'interdit
depuis l'épisode de la grippe aviaire)
aucune différence entre les pigeons voyageurs
et mon cœur qui attend un signe
tout à coup un couple de jeunes commence
à s'embrasser sans vergogne
dans l'applaudissement général
ils restent enchaînés jusqu'à ce que leur poussent
des ailes
et commencent à s'élever
vers les tours de la cathédrale
comme dans une toile de Chagall
ils défient toutes les lois de la nature
avant qu'ils ne s'écroulent dans les ondes de la
Seine.

Dieu qui a suivi toute la scène
sourit et tire content le rideau des nuages
accompagné par la pompe muette des séraphins
ceux qui ont beaucoup d'yeux
et des chérubins à six ailes.

poète dévorant son fils

je me promène sans but sur le *Boul' de Magenta*
de la *Place de la République* vers la Gare du Nord
c'est un jour d'octobre beau à fendre le cœur
je hante Paris comme une hyène affamée
et à mesure que j'avance cela semble être
la pompe d'une seringue qui pousse le poison
dans les veines de mon fils.

puis à l'hôpital je le dévore petit à petit
en mâchonnant ses doux organes
je le mange – ainsi je pense
quand je mastique les aliments fades
dans les assiettes en plastique
réfugié dans les toilettes de la réserve où il est isolé
depuis une semaine.

je le regarde par la fente de la porte
et bien que je le vois sommeillant -
le livre de Frank Herbert sur sa poitrine
(le livre a fait un nid et couve
dans sa tête un autre rédempteur) –
je sais qu'il est maintenant dans mon ventre
je le porte là-bas en le protégeant de vous tous
tant je désire de ne l'avoir pas fait naître.

(Sainte Paraskève, 2005)

* * *

« c'était la terre en eux
et ils ont creusé »
(Paul Célán)

je suis passé plusieurs fois sur le pont Mirabeau
à la recherche de l'inspiration
les vers d'Apollinaire n'ont plus d'écho
ni – au moins – dans la conscience de mon fils
qui entre deux cures de chimio
est visité par une étrange muse
elle lui murmure des mots qu'il ne peut pas
distinguer.

sur le pont Mirabeau qui est désert
il n'y a que deux désespérés qui rêvent
sous le pont le même paysage un clochard barbu
vêtu de haillons entre les boîtes de carton
qui regarde l'eau d'un œil barbare.

comme un pêcheur je m'appuie vers l'onde rêveuse
je vois le visage de la nuit ou peut-être celui de la
mort
de la muse de François d'Antan
ou le masque de cire de Paul Célán
sous le pont Mirabeau un oiseau d'eau sort
un cri navrant

ce n'est pas le corbeau ni le martinet décrépité
c'est l'ombre de mon fils qui palpète.

52

j'ai 52 ans
je ne sais plus ce que je sais
ni qui suis-je
ni où faut-il que je parte.

j'accompagne mon fils
sur le chemin du calvaire
à l'hôpital Avicenne
de la périphérie où fleurit le lilas
et chantent les merles noirs.

j'avale le serpent endoscopique
et je découvre un continent nouveau:
la carte déchirée de mon sang.

poèmes dans le métro

je suis dans le 7 bis.
à *Place des Fêtes*
s'assied devant moi une demoiselle
ratatinée.
du rouge à lèvres.
des cheveux blancs.

ca ne m'étonne pas:
elle lit Balzac.

* *

un couple de jeunes hispaniques
lui un Adonis
elle sensuelle
des seins proéminents.
ils se taquinent. ils utilisent leurs lèvres
dans des frôlements érotiques.
leurs langues cherchent un sens
j'observe qu'il s'excite qu'il bande
c'est un signe que même le sexe peut parler
ou chuchoter quelque chose:

*vos enfants seront peut-être punks
troubadours ou montreurs d'ours
au moins vous dormirez tranquille.*

mort et soldes à Paris

il y a neuf mois que je n'ai pas vu mon pays
je le dis avec amertume: je n'ai pas envie de le voir
je préfère la politesse cynique des employés
de la préfecture
et le sourire des infirmières du service oncologie
sur le corridor à neuf lits du docteur Delépine
qui enseigne aux patients comment vivre
avec le cancer.
entre les soldes d'hiver et les soldes d'été
trois enfants sont allés sans retour:
Marie-Pauline Mohammed et la petite Maïssa.
depuis neuf mois je porte le fœtus de l'angoisse
dans ma tête
il commence à bouger, à s'agiter
il m'a provoqué une nouvelle hémorragie
quand j'ai essayé de travailler sur un chantier
pour Oldje Sima un roumain de Pancevo
j'étais situé sur un escalier de trois mètres
et je tirais de gros câbles lourds
je les accrochais sur les supports dans un passage
souterrain
ou j'installais les fils électriques

parmi les réseaux en béton armé
sur le toit d'un jardin d'enfants près de la
Place d'Italie.
à ce moment après avoir avalé
le serpent endoscopique
après avoir fait les tomographies
les médecins me questionnent
je poursuivrai une cure chimio
au cas où
ce n'est pas encore une vie de chien
ça c'est le karma dit mon fils
pour me donner du courage
je descends dans le parc de platanes de l'hôpital
et j'essaie d'animer le dialogue
avec un ivrogne qui murmure sans cesse
dans le dialecte crissé de l'insomnie:

*sous la terre se trouve
l'enfer
et sous l'enfer
il y a la crypte
n'y descendez pas.*

prise de sang

dans la salle d'attente
une dame lit
da vinci code.

chacun est responsable de tous
chacun est seul responsable

roumains d'Oas à Clichy

sur la rue de Clichy
non loin de la maison où a habité
et est décédé
Georges Enesco
deux gens du nord en extase
ils font des courbettes devant le panneau
d'affichage
avec chacun une boîte de bière à la main
aï kel e bel mon Géo
l'un tire de sa bouche
un morceau de *chewing-gum*
et il le colle exactement
dans le point où la mèche rebelle
de Nicole Kidman
vient d'entrecroiser le bout insolent du nez
dans l'image j'adore Dior nr. 5

voala jo li futi la guel mon Vasi

sonnet raté

perdu je bats les rues à noms inconnus.
dans l'intervalle d'entre deux cures de chimio
lucian est un autre
il sourit toujours et nous raconte les aventures
du grand-père
au petit déjeuner il me demande du pain perdu
à midi il se dispute avec le tout puissant
pendant que moi je fais des courses au carrefour
puis nous entrons tous les deux dans la même
cabine téléphonique
pour te donner un coup de fil
et apprendre des nouvelles du grand-père
et de Lassie la chienne et du matou Tigrisor
qui ronronne devant le microphone
et chuchote une chansonnette minette.
on fait une promenade dans le parc du voisinage
où ont trouvé refuge les tziganes serbes
nous fermons les yeux et nous entendons les cris
des enfants
de notre quartier.
le soir dans l'hôtel d'immigrés
nous visionnons *la Nostalghia* de Tarkovski

et nous entrons en résonnance
avec les cris et les hoquets du garçon des voisins
qui se coule par terre
écrasé par le poids de ses parents
pendant la crise d'épilepsie.

tu nous regardes tendrement du tableau
encadré de Mona Lisa.

merles noirs

j'étais assis sur le tronc d'un platane du parc de
l'hôpital
et j'attendais la révélation
je l'attendais depuis longtemps je l'attends encore
depuis tant d'années
que j'ai commencé à croire aveuglement en poésie
(entre nous – c'est à dire entre moi et moi)
la poésie ne m'a jamais tenu chaud
ni apaisé ma faim
mais elle a éteint ma soif
la soif d'absolu qui gisait en moi
tout comme en ce moment quand je me prépare
à dévorer la salade niçoise
offerte par les infirmières du service d'oncologie.
les bancs du parc immense avec des platanes
étaient occupés
on entendait les merles noirs
et le rire puissant des brancardiers
qui se trouvaient dans la pause de midi.
ils disaient des anecdotes et leurs lèvres goulues
vibraient d'appétits érotiques
ils fumaient et ils éclaboussaient avec leur salive
jeune
l'air comme dans un rituel d'accouplement.
je me trouvais devant eux à dix pas
et je les regardais du coin de l'œil

pendant que je mangeais du bout des dents
les pommes de terre à la mayonnaise
et les morceaux de saucisse de Strasbourg
de l'assiette en plastique
ensuite les carottes et à la fin le morceau de poulet
léchant euphoriquement mes doigts.
pendant que je mangeais il me semblait que c'était
eux qui me dégustaient
avec leurs dents d'ivoire et leurs langues de pain
d'épice.
ensuite les merles noirs sont venus picorer les
miettes
ils s'approchaient de plus en plus du tronc de
platane
ils ont commencé à me becqueter les doigts
les petits morceaux de viande d'entre les dents
ils ont dévoré ma langue gluante mes gencives
et entraient libres dans mon estomac
comme dans une cage ouverte.
mon estomac était une immense cage
où entraient de grandes bandes d'oiseaux noirs
comme dans un film de Hitchcock
jusqu'à ce qu'un coup de vent
ait fermé la cage et je me suis réveillé de la rêverie.

mon fils me frappait doucement sur l'épaule
avec son sourire concessif il me disait quelque
chose:
comme quoi il savait où me trouver à tout moment
et que le parc est mon temple
que je suis venu ici pour prier
les dieux minuscules les fourmis
et le grand Dieu.

musée Carnavalet

au musée Carnavalet
la chambre de la comtesse de Noailles
se trouve vis-à-vis du bureau
aux murs de liège de
Marcel Proust.
les peintres se pressaient comme les mouches
dans ses salons.
maintenant elle me regarde d'un tableau de Vuillard
et je baisse les yeux
avec la conscience coupable
d'un voyeur surpris.
je me sens comme Serge Gainsbourg
qui a écrit sur un mur blanc :

Dieu est un grand fumeur.

*offrez à votre âme
des souvenirs
dont il se rappelle.*

reportage du Paris en flammes
(liberté égalité diversité)

les périphéries de paris brûlent depuis deux semaines

les enfants des immigrés maghrébins jouent au cache-cache kosovare

ils mettent le feu aux poubelles aux voitures aux entrepôts

ils lancent des pierres vers la police ils les insultent la vie est devenue impossible ici près du stade de France

pendant la nuit on entend les sirènes de la police et des pompiers

les hélicoptères survolent Saint-Denis

les fils des immigrés ne sont plus à l'aise

ils agitent excités la carte d'identité

ils en ont assez de la discrimination, de la misère, du chômage

et ils attaquent les bus, les vitrines, entrent avec les bâtons dans les Carrefours et frappent.

la furie des ex-colonies rachète les péchés des colonisateurs qui ont troublé leur sommeil maintenant il y a deux peuples différents ici celui de Paris et celui de la périph'

liberté égalité diversité.

un suédois un polonais ou un hongrois

s'adaptent mieux aux valeurs et à la manière de vivre occidentale

un musulman ou une famille d'africains polygames – non –

dit Sarkozy qui a laissé lui échapper un mot: *racaille.*

dans les zones interdites règne la loi du grand frère
du caïd de la mafia des drogues

dans les mosquées on prépare les guerriers
on cristallise une nouvelle idéologie

la myriade des enfants l'antifada l'infanticide
*(monsieur Chirac vous avez humilié les jeunes filles
voilées*

*nous vous détestons parce que vous nous détestez.
si vous aviez la force de Bush vous auriez fait
ce qu'il a fait aux musulmans. le Point 20 oct. 2005)*

la banlieue brûle - la peur de contagion - l'état
d'urgence

le couvre feu – titrent les journaux.

la nuit de vendredi à samedi ont brûlé 750 voitures
dans toute la France (132 dans notre département)

les bouteilles d'essence ont touché un bus

une femme handicapée a pris feu et elle a été
sauvée.

en route vers l'hôpital je vois un entrepôt
qui dégage de la fumée

les maires de la banlieue sont exaspérés
à cause de la réduction des aides sociales

dans la mosquée d'Aulnay-sous-Bois l'imam a fait
appel

au calme les partis de droite demandent
l'intervention

de l'armée et du bataillon disciplinaire.

depuis trois semaines Paris ébranle le monde

la presse étrangère stigmatise l'échec de
l'intégration
à la française
(CNN: french violence risque de guerre civile
ABC: Paris brûle le climat d'horreur est surréaliste
dans les moyens de transport le monde vous
regarde ahuri)
dehors les appareils à filmer crient les jeunes
révoltés
nique ta mère Sarkozy hurlent les racailles
la lie de la société.
c'est plus difficile qu'en Afghanistan pleurent
les correspondants de presse
les journalistes font leurs reportages accompagnés
par les agents de sécurité
adieu liberté égalité fraternité titre la presse
australienne
le président Chirac apparaît à la télé avec
des lunettes noires
et prolonge l'état d'urgence à trois mois
vous êtes tous les fils et les filles de la république
dit-il aux rebelles.
les politiciens sont incohérents
les français ne donnent plus de leçons d'immigration
ils sont montrés du doigt.

dimanche matin dans la station de la république
mon fils me montre une inscription récente:

*Sarkozy mort
le peuple aura ta peau
Chirac en prison
à la place des jeunes*

une patrouille de police vient de passer avec
un chien
les touristes se pressent avec des appareils
à Paris règne le calme un silence suspect
nous sommes comme les ânes qui paissent
l'herbe tendre
au pied d'un volcan qui est en train de se réveiller.

(Saint-Denis Stade de France – Novembre 2005)

voyage

les yeux grand ouverts je regarde Paris
en voyageant par train à la *Plaine Saint-Denis*
parmi arabes et nègres qui viennent des colonies
séduits par l'horizon du plaisir et du rêve

de migrer vers le centre du Babylone perdu.
les racailles révoltées mettent le feu partout
chaque nuit l'hystérie recommence
des horribles désastres provoqués par les gosses .

il y a l'état d'urgence et le gouvernement délire
l'hypocrisie française a des dettes à payer
ici il y a deux peuples comme deux fleurs dans le
vase

et l'avenir sera religieux selon Malraux et triste
les imans défient dans les mosquées Sarkozy
à Notre-Dame les touristes recherchent en vain le
Christ.

proscription

étranger parmi les étrangers minorités et tribus
je me cache du spectre de mon propre exil
(je commence à comprendre Célan
mais je ne peux l'exprimer
il s'est jeté dans l'onde et il a pris la fièvre)

je me suis révolté au seuil de ma jeunesse
ou peut-être je rachète de grands péchés seulement
ou peut-être le Tchernobil m'a frappé dans une aile
et je tombe comme l'ange de Marquez directement
dans le poulailler

je n'ai pas ramassé des horreurs sur la voie de la
beauté
quoi que le mal esthétique et pervers me tente
sans cesse
étranger parmi les étrangers je cherche un sens à la
vie

dans un Paris tout à fait inconnu
chaque jour j'ai bâti péniblement un vers
espérant tricher d'au moins un jour la mort.

survivre

ma bien-aimée tu es loin dans l'horizon hostile
la neige est déjà tombée sur la plaine pannonique
et moi avec mon fils nous subissons muets
une longue agonie à Avicenne au Paris-Nord

le Noël n'est pas loin tu te prépares à passer
les douanes hostiles vers la nouvelle Europe
tu tousses près d'une femme qui prie
désespérément
il y a cent jours longs et froids que je n'ai t'ai pas
revu.

on se revoit enfin près du *Jardin des Plantes*
je regrette beaucoup de t'avoir conduite ici
mieux vaut mon retour dans la boue et le néant.

oh! ma lapone de prairie pourquoi suis-je proscrit ?
moi le roi champignon dans mon exil caduque
je suis loin de mon coeur et j'ai quitté ma peau.

il y a quelqu'un qui m'écrit et m'efface dans le texte infini

sur le lit de mort Picasso a invoqué
l'absence de son copain Apollinaire
(le premier qui a reconnu son génie)
et Salvator Dali a murmuré
au dernier moment
mon ami Lorca
c'est comme si l'expérience du néant
donnait raison aux poètes exilés
cela peut expliquer pourquoi Baudelaire
a grincé des dents
un gros mot
avant de rendre son âme
et Molière a joué son rôle jusqu'au bout :

*ce n'est pas facile de mourir
sur la scène surtout quand
on est acteur comique.*

(Paris, Bonneuil sur Marne, Chaville-Vélizy, Bagnolet, Stade de France,
Hôpital Avicenne, Coutevroult ; 02.11.2004 –31.03.2006)